

une indifférence qui ne lui était pas habituelle autrefois envers ce cousin, honoré dès l'enfance d'une prédilection particulière de cette nature peu prodigue d'affection... Mais le jeune homme ne parut pas s'en apercevoir et sa gaieté n'en fut aucunement troublée.

La soirée d'Anita devait se passer tout entière dans sa chambre, car elle n'était pas admise au dîner qui réunissait, outre Wilhelm Marveld, quelques étrangers parmi lesquels figurait Joël Ludnach. Elle prit donc son repas solitaire et se mit à travailler.

Mais une invincible tristesse l'envahissait. C'était le souvenir des paroles dures et méprisantes qui lui avaient été prodiguées dans son enfance, la pensée de son abandon et de cette hostilité froide qui l'environnait toujours... Et puis — car enfin elle était jeune, pleine de vie et d'entrain — elle ne pouvait, malgré sa piété et son sérieux, s'empêcher d'éprouver un léger regret à la pensée de cette soirée qui commençait au-dessous d'elle, véritable régal artistique dont elle aurait su si bien apprécier les beautés.

La demie de 11 heures avait sonné et elle travaillait encore. Mais elle s'aperçut tout à coup qu'un livre indispensable lui manquait, elle se rappela l'avoir laissé dans la salle d'étude. Léopold, avec qui elle était demeurée en excellents termes, le lui avait emprunté la veille et elle n'avait pas songé à le reprendre. Tant pis, elle s'en passerait !

Et elle se remit à écrire, essayant de fermer l'oreille aux sons du piano qui montaient jusqu'à elle, mêlés par instants à ceux, incomparablement pénétrants, du violoncelle d'Ary.

Mais, décidément, elle ne pouvait se passer de ce livre. Son travail, long et extrêmement difficile, n'avancait pas du tout... Pourquoi n'irait-elle pas le chercher ? La salle d'étude, ne faisant pas partie des pièces consacrées à la réunion, devait être évidemment fermée et déserte. Très facilement, elle pourrait y parvenir sans être vue.

Un instant plus tard, Anita arrivait au bas de l'escalier. Elle s'arrêta un moment, indécise... Les vestibule était brillamment éclairé, et, par la porte du salon entr'ouverte, venait un bruit de voix et des rires remplaçant la musique qui avait cessé.

Mais Anita se rassura en se disant qu'on ne pouvait l'apercevoir. Elle se glissa jusqu'à la salle d'étude et ouvrit doucement la porte. Mais elle recula aussitôt. Cette pièce, qu'elle croyait trouver complètement obscure, était éclairée par l'illumination du grand salon. La porte de communication était ouverte, mais un superbe bosquet de palmiers masquait cette issue... En réalité, les invités réunis dans le salon ne pouvaient rien apercevoir dans cette salle.

Anita le constata avec soulagement, et elle s'avança pour chercher son livre. Mais elle demeura tout à coup immobile. Les conversations avaient cessé, et, au milieu d'un religieux silence, une voix s'élevait seule — une voix singulièrement douce et charmante, qui disait une poésie exquise, empreinte d'une grâce mystérieuse... En avançant un peu la

tête, Anita put apercevoir, à travers les feuilles écartées d'un palmier, le grand salon plein d'une foule élégante, et, sur le petit théâtre, un inconnu, jeune, mince et très blond, aux grands yeux bleus rêveurs... C'était probablement Joël Ludnach, le poète norvégien.

Machinalement, le regard d'Anita se dirigea vers un groupe placé près du bosquet de palmiers. Outre plusieurs jeunes personnes qui lui étaient inconnues, il y avait là Bettina, bâillant doucement derrière son éventail, Wilhelm qui la contemplait d'un air de béatitude ; Frédérique, dont Anita ne pouvait apercevoir le visage, tourné vers le théâtre. Comme sa sœur cadette, elle était vêtue de faille blanche, mais tandis que des ornements vaporeux agrémentaient la toilette de Bettina, la sienne était absolument simple, à part une immense collerette Médicis en dentelle d'où ressortait sa tête fière, couronnée d'une magnifique chevelure crépelée.

Elle détourna tout à coup son visage, et Anita demeura frappée de surprise. Était-ce bien la froide et sombre Frédérique, cette belle créature au sourire radieux, au regard étincelant de bonheur ?

Les applaudissements saluaient le poète qui se trouva aussitôt entouré de gens empressés à le complimenter. Frédérique se leva et fit quelques pas dans cette direction... Mais le conseiller Handen apparut tout à coup près d'elle.

— Ah ! tu vas aussi féliciter ce nuageux personnage ? dit-il avec un gros rire narquois.

Il n'avait pas paru s'apercevoir du brusque mouvement de recul de sa nièce et du regard dur, plein d'aversion, qui se tournait vers lui.

— ... Il me déplaît souverainement, ce famélique poète, et je ne comprends pas l'engouement de mes concitoyens pour cet étranger.

Tout ce qu'un regard humain peut exprimer de colère et de haine était empreint dans les yeux gris qui se fixèrent un instant sur le conseiller... Mais il ne vit rien, étant occupé à examiner le groupe qui entourait le poète.

— Où est donc Ulrich ? ... N'est-ce pas lui que j'aperçois, dans ce coin, là-bas ? ... Vous êtes donc brouillés ? dit-il en jetant un coup d'œil méchamment curieux sur la physionomie glacée de sa nièce.

Elle détourna la tête sans répondre. Sa lèvre avait un pli dédaigneux, sa main longue et fine agitait nerveusement un éventail de plumes blanches.

— Ce serait dommage, reprit le conseiller d'un ton patelin. Oui, il serait véritablement regrettable de ne pas mettre à exécution ce projet de mariage, projet tacitement adopté de tout temps par vos familles. Mais je ne sais si Ulrich...

Il s'interrompit, regardant en dessous la jeune fille. Mais les yeux de celle-ci étaient obstinément tournés du côté opposé.

— ... Oui, je crains que ce pauvre Ulrich — un garçon fort intelligent, mais une tête folle que tu aurais besoin de mettre à la raison, Frédérique, — je crains, dis-je, qu'il ne médite quelque sottise. Quel coup de théâtre si, un jour, il venait demander à